

Palmarès Michel des trois meilleurs poèmes en langues anglaise, allemande et grecque.

Goethe avait 25 ans lorsque les *Souffrances du jeune Werther* firent sa célébrité. Il rejoint bientôt le duché de Weimar où il devient ministre. Mais, brusquement, à 37 ans, lassé de ses fonctions officielles, il décide de visiter l'Italie. Il part incognito le 3 septembre 1786 pour un voyage qui finit par durer quatre années. Quelques semaines après son retour à Weimar, il rencontre une jeune fille de 23 ans, Christiane Vulpius, qui devient sa compagne. A cette époque, les classiques latins sont traduits en allemand. Goethe lit en particulier Properce, Tibulle et Catulle. Il compose alors vingt-quatre élégies, inspirées aussi bien par Christiane que par des réminiscences du voyage en Italie, et par ses lectures. Hormis les plus scabreuses, ces élégies furent publiées dans la revue de Schiller, *Die Horen*, en 1795.¹

La sixième élégie est assurément la plus belle :

Sur cette terre classique, je me sens maintenant ravi d'enthousiasme. Le monde antique et l'actuel me parlent avec plus de clarté et d'attrait.

En ces lieux, je suis le conseil des anciens : je feuillette leur œuvre avec entrain pour un plaisir chaque jour renouvelé ;

Mais, pendant les nuits, Amour me tient occupé d'une autre manière. Si je ne deviens qu'à demi savant, je connais pourtant un double bonheur.

Et n'est-ce pas m'instruire que d'épier les formes d'un sein charmant, de glisser la main au bas des hanches ?

- Alors seulement je comprends bien le marbre ; je réfléchis et compare ; je vois avec l'œil qui touche, je touche avec la main qui voit.

Que la bien-aimée me prenne quelques heures du jour, elle me dédommage avec celles de la nuit. Et puis, on ne s'embrasse pas toujours, on échange aussi des paroles sensées.

Quand elle cède au sommeil, couché près d'elle, je médite. Souvent, j'ai dans ses bras composé des poèmes, et sur son épaule j'ai scandé d'un doigt léger les rythmes de l'hexamètre.

Elle respire dans un doux sommeil et son souffle m'embrase jusqu'au fond de la poitrine. Cependant, Amour attise la lampe et se souvient du temps où il rendait le même service aux poètes triumvirs.²

Pour ceux qui connaissent la langue, citons trois vers particulièrement beaux :

Werd ich auch halb nur gelehrt, bin ich doch doppelt beglückt.

Et :

¹ La traduction française des *Elégies romaines* est disponible aux Editions ... , trad. Raymond Voyat.

² Trad. Eugène Michel

*Dann versteh ich den Marmor erst recht ; ich denk und vergleiche,
Sehe mit fühlendem Aug, fühle mit sehender Hand.*

Avec ce poème, Goethe réussit une imbrication parfaite entre la sensualité amoureuse, la vie intellectuelle, et le sentiment artistique. Le texte nous plonge simultanément dans le passé et le présent. Il n'y a plus de séparation entre le corps et l'esprit. L'amour et la beauté rétablissent l'unité parfaite.

Fruit de la libération sensuelle d'un être cultivé qui expérimente à Weimar ce qu'il vient de découvrir en Italie, le poème est une confidence sincère et heureuse.

On peut dire qu'au moins deux de nos auteurs vivront la même révélation : Baudelaire qui rencontre Jeanne Duval juste à son retour de l'île de la Réunion et qui écrit *Parfum exotique*, Gide qui part en Afrique où il connaît sa première expérience homosexuelle et qui écrit *Les Nourritures terrestres*.

L'influence des *Elégies romaines* sur Gide est bien connue. Il les découvrit en 1892, il avait alors 23 ans. Cette lecture provoqua chez lui un bouleversement radical qui transforma son existence³.

Quant à Baudelaire, il en prit certainement connaissance : les élégies de Goethe seront traduites en français pour la première fois en 1837 par de Wollfers qui dédia l'ouvrage à Victor Hugo, et Henri Blaze proposa chez Charpentier les poésies complètes de Goethe en 1843. Baudelaire avait alors 22 ans et il revenait tout juste de son voyage à la Réunion.

Shelley naquit en 1792 et son destin peut se comparer à celui de Baudelaire : grande intelligence, mais vie agitée et dispendieuse, avec une santé fragile. Il s'installe en Italie en 1818 et se noie dans le golfe de La Spézia en 1822.

Shelley était féru de grec ancien ; la lecture de l'historien Diodore de Sicile lui inspira le sonnet *Ozymandias*, écrit en 1817, et publié par *The Examiner* l'année suivante.

Dans sa *Bibliothèque historique*, Diodore décrit les ruines du Ramesseum, temple funéraire de Ramsès II, dont les vestiges existent encore non loin de Louqsor. Et il cite l'épithaphe inscrite sur le socle d'une immense statue de Ramsès II : « Je suis Ozymandias⁴, le roi des rois. Si quelqu'un veut savoir quelle est ma grandeur et où je repose, qu'il surpasse l'un de mes travaux ».

*De retour d'une terre antique, voici ce qu'un voyageur
M'a raconté : Deux grandes jambes de pierre, sans tronc,
Se dressent dans le désert... Près d'elles, à demi enfoui
Dans le sable, un visage brisé gît, dont le sourcil froncé,
La lèvre retroussée, et l'air de froid commandement
Montrent que le sculpteur avait bien perçu cette passion
Qui, maintenant gravée dans la matière inerte,*

³ Cf. Eugène Michel : « Gide et les *Elégies romaines* de Goethe », Bulletin des Amis d'André Gide, n° ...,

⁴ Ozymandias serait la déformation grecque du prénom de Ramsès II.

*Survit au modèle aussi bien qu'à l'artiste ;
Et, sur le socle, ces mots apparaissent :
« Mon nom est Ozymandias, roi des rois :
Regarde mon œuvre, toi Puissant, et désespère ! »
A côté, plus rien ne subsiste. Autour des décombres
De cette épave colossale, le sable seul
Nu et sans limites, nivelé, s'étend jusqu'à l'horizon.⁵*

Comme pour le poème de Goethe, certains vers sont particulièrement réussis. Citons le premier :

I met a traveller from an antique land...

Et les trois derniers :

*Nothing beside remains. Round the decay
Of that colossal wreck, boundless and bare
The lone and level sands stretch far away.*

On remarquera les allitérations : « boundless and bare », et « lone and level ».

Ce poème décrit la vanité humaine, qu'elle provienne des princes ou des artistes. Pour Shelley, matérialiste, de toute façon, tout disparaîtra. Mais le paradoxe – qui fait la réussite magistrale du poème – c'est que le poète, loin d'être découragé par le néant futur, persiste en proposant lui-même un texte ciselé. Certaines expressions du texte, en particulier le vers : « The hand that mocked them, and the heart that fed » (que nous avons simplifié en « survit au modèle aussi bien qu'à l'artiste » mais qui dit : « à la main qui les a imitées/moquées (les passions) et au cœur qui les a nourries »), suggèrent une ironie voilée.

En définitive, *Ozymandias* est une affirmation de la liberté humaine : quel que soit le résultat, nous ferons ce que nous voudrons, en particulier nous nous accorderons le plaisir des mots et de la matière.

Enfin, nous dirons que le poète le plus touchant entre tous, même en langue française, est Cavafis.

Il naquit en 1863 à Alexandrie dans une famille de négociants aisés et séjourna quatre années à Londres pendant son enfance. De 1892 à 1922, pendant trente années, il sera employé au Service de l'Irrigation, menant une vie parallèle où peu à peu sa notoriété grandira. Cavafis fut un artiste-poète. Pour lui, chaque poème existait comme œuvre d'art donnée autour de soi, imprimée sur feuille volante. En 1905, à l'âge de 42 ans, il publie son premier recueil de 14 poèmes en 73 exemplaires. Mais ce ne sera qu'en 1935, deux ans après sa mort, que les 154 poèmes reconnus par l'auteur feront un livre. Sur environ trente années d'écriture de textes retenus, cela représente moins de 5 textes par an, chacun élaboré avec précision dans sa thématique propre jamais répétée. L'émotion ressentie à

⁵ Trad. Eugène Michel

propos d'une évocation historique ou d'un souvenir personnel atteint le lecteur de plein fouet : la beauté est une brûlure fatale que l'art tente d'apaiser.

La traduction qui a beaucoup fait pour la célébrité en France de Cavafis est celle de Marguerite Yourcenar en 1958, mais récemment Dominique Grandmont en a donné une nouvelle beaucoup plus fidèle, en particulier quant à la forme des textes ⁶. C'est celle-ci que nous utilisons pour citer, parmi une kyrielle de textes plus touchants les uns que les autres comme *Au même endroit, J'ai tant contemplé...* ou *Je me prends à rêver...*, celui qui nous semble le plus parfait :

Loin

*Je voudrais raconter ce souvenir...
Mais le voici effacé désormais... il n'en reste presque rien –
Car il gît loin, très loin dans ma prime jeunesse.*

*La peau comme du jasmin...
Cette soirée d'août – était-ce en août ? une soirée...
C'est à peine si je me rappelle les yeux ; ils étaient bleus, je crois...
Ah oui, bleus ; d'un bleu de saphir.*

On se rend compte que c'est la sincérité qui fait la beauté d'une œuvre d'art. Cavafis écrit ce poème en 1914, quand il a 51 ans. Evidemment, pour l'époque, c'est un âge où l'on se sent très loin des années de jeunesse. La beauté du corps et son déclin marque profondément l'auteur.

L'émotion de la sensation est avivée par la précision du texte. L'artiste s'efface devant son but qui est de raconter ce qu'il ressent. Homme ou femme, chacun se voit concerné par cette nostalgie bouleversante. Qui n'a pas vécu ces moments intenses et fugaces ou soudain la rencontre amoureuse entre en conjonction avec le lieu et la saison, créant une fulguration de beauté dont le souvenir reste douloureusement intact durant toute une vie ?

Si Cavafis raconte la liberté juvénile qui naît aux alentours de vingt / vingt-cinq ans, il ne réclame pas le retour impossible de ce bonheur que lui-même prolongea périlleusement après la trentaine. Simplement, il consacre son art à l'évoquer et il nous atteint, d'une façon toute nouvelle, au plus profond de notre intimité.

Eugène Michel

⁶ *Du monde entier*, Gallimard, 1999.